

et ce muet témoignage prouva qu'ils partageaient l'opinion formulée sur lui-même par le capitaine.

—Depuis une heure, continua ce dernier, je vois ce qui se fait, j'entends ce qui se dit dans cette salle!... J'ai quelque indulgence pour les vains propos enfantés par une ivresse brutale! je consens même à vous pardonner les projets de pillage et d'incendie dirigés contre cette demeure et contre moi, mais il est une infamie que je ne veux point pardonner et que je dois punir.

Lascars s'interrompit pendant quelques secondes. Les bandits échangeaient entre eux de furtifs regards. Ils semblaient se demander les uns aux autres quelle était cette infamie et quelle serait cette punition, et comme personne ne se sentait la conscience nette, tous tremblaient. Le baron très satisfait de l'épouvante qu'il faisait naître, saisit brusquement un pistolet à la ceinture de l'un des gredins qui se trouvaient à côté de lui; il s'approcha de Patte-Poule, et lui appuyant sur la poitrine le canon de ce pistolet, il dit d'une voix tonnante :

—Misérable! tu m'as accusé d'être prêt à livrer vos têtes pour racheter la mienne! tu m'as accusé de lâcheté et de trahison, moi qui verserais la dernière goutte de mon sang pour sauver le dernier de mes compagnons! si tu avais essayé de me tuer, je te pardonnerais peut-être, mais tu m'as calomnié et je suis sans pitié! Je te juge et je te condamne!... tu vas mourir!

Patte-Poule éperdu, affolé de terreur, se laissa tomber à genoux et balbutia des supplications entremêlées de sanglots et de serments. Il sentait contre sa tempe le froid glacial de l'anneau métallique d'où la mort allait sans doute jaillir, et cette sensation donnait à ses prières suprêmes une bizarre éloquence. Les Pirates du Moulin-Rouge, impressionnés au plus haut point par la mise en scène de Lascars, ne songeaient ni à venir au secours de leur camarade, ni même à solliciter sa grâce. Ils reconnaissaient tacitement la justice de la sentence. Pendant quelques secondes, le baron laissa parler le bandit, dont une sueur brûlante inondait le front décomposé.

—Te repens-tu? lui demanda-t-il enfin.

—Je me repens de toute mon âme... je me repens de toutes mes forces!... s'écria Patte-Poule qui crut entrevoir une lueur d'espérance dans la question que lui adressait le capitaine. Ce n'est pas moi qui parlais tout à l'heure, je vous le jure. C'est l'eau-de-vie! l'eau-de-vie seule à fait tout le mal!... j'étais ivre.

—Tu ne recommenceras jamais?

—Plutôt que de recommencer, j'arracherais ma langue de ma bouche et je la jetterais dans un brasier.

—Je te fais grâce... relève-toi!... Mais prends garde à l'avenir!... je ne te perdrai pas du vue désormais, et ta première faute sera comptée double!

Patte-Poule, transporté d'une joie folle, car il s'était cru mort pendant quelques instants, essaya de se relever, mais vainement; ses genoux, amollis par l'émotion, ployaient sous lui à chacune de ses tentatives. Il ne put que saisir les mains de Lascars et les embrassa avec une ardente expression de reconnaissance, expression menteuse, car il se disait en même temps :

—Tu me payeras la peur que tu viens de me faire, Joël Macquart!... je suis sûr que depuis cinq minutes mes cheveux ont blanchi!... j'attendrai mon jour et mon heure, et, foi d'homme, je me vengerai! s'il faut attendre longtemps, que m'importe! la vengeance se mange très bien froide!

Lascars venait de se créer, à son issu, un irrécyclable et terrible ennemi!... la comédie jouée par lui vis-à-vis de Patte-Poule, dans le but unique de fortifier son influence et son autorité sur les Pirates de la Seine, devait un jour lui coûter bien cher. Le calme le plus complet régnait de nouveau au Moulin-Rouge, les dernières traces disparaissaient rapidement. Joël Macquart parut satisfait de ce retour aux convenances. Il daigna même répondre en bon prince aux questions de Liseron et instruire ses hommes d'une partie des événements accomplis au château de Port-Marly après leur départ. Avons-nous besoin d'ajouter qu'il ne dit pas un mot des circonstances antérieures qui plaçaient la marquise d'Hérouville dans sa dépendance absolue!

—Nous n'avons pas gagné la première manche, capitaine... dit le lieutenant d'un ton sentencieux, après avoir écouté son chef, c'est malheureux, sans doute, mais rien n'est compromis! le coup est à refaire, voilà. Quand prendrons-nous de nouveau les cartes?

—Compère Liseron, répliqua Lascars en souriant, tu me demandes ce que j'ignore, mais je puis te dire tout de suite que c'est moi seul qui jouerai la partie quand le moment en sera venu!

Le jour allait paraître. Le baron se retira dans sa chambre pour y chercher un repos dont il avait certes grand besoin, mais, avant de quitter Liseron, il lui donna l'ordre de revêtir, séance tenante, son déguisement de colporteur et de se rendre au château, ou du moins au village de Port-Marly, afin d'interroger l'opinion publique. Il était midi, et Lascars se réveillait à peine, lorsque le lieutenant revint au Moulin-Rouge, après avoir accompli sa mission.

—Eh bien? lui demanda le faux Joël Macquart, quels sont les bruits de la contrée? s'occupe-t-on de nous dans le monde?

—Capitaine, il n'est pas plus question de la bande que si la bande n'existait pas. On ne parle, dans le pays, que du téméraire aventurier qui, cette nuit, a forcé l'entrée du château, sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, et qui s'est laissé ce matin brûler tout vif à la glacière... Mais ce n'est point là la grande nouvelle...

—Il y a donc une grande nouvelle?

—Ah! je le crois bien!... et cette nouvelle la voici: il paraît sûr et certain que M. le marquis d'Hérouville portera ce soir même le deuil de sa femme.

Lascars fit un brusque mouvement.

—La marquise est malade? s'écria-t-il.

—Si malade, capitaine qu'on désespère de la sauver!

—Allons, c'est impossible!

—Pourquoi donc?

—J'ai vu la marquise il y a quelques heures à peine... Elle était pleine de force et de vie!... Elle ne semblait même pas souffrante!

—Le mal marche vite, capitaine, répliqua Liseron, que de gens on a vu bien portants aujourd'hui et demain enterrés! Toujours est-il que madame d'Hérouville est quasi perdue... On est allé quérir à Paris un grand docteur, un des médecins du roi, rien que ça! il est arrivé en poste, à quatre chevaux, ce docteur, et il a dit qu'il n'y pouvait rien et que la marquise allait rendre l'âme à moins d'un miracle... Tout le village est dans la désolation; les domestiques du château poussent de grands hélas! et sanglotent à qui mieux mieux, quant au marquis, il devient fou; il se frappe la tête contre les murs; il parle de se détruire de sa propre main, et c'est une pitié, paraît-il, que de le voir et que de l'entendre.

Le visage de Lascars était devenu sombre; ses sourcils se contractaient; des rides profondes se creusaient sur son front et aux angles de sa bouche.

—Allons, murmura-t-il avec une rage sourde, mon étoile se voile de nouveau! vais-je donc faire naufrage au port?

Puis il ajouta d'un ton de farouche ironie :

—Ce pauvre marquis d'Hérouville est, en vérité, trop bon de se livrer à ce grand désespoir, car, si sa femme vient à mourir, franchement, j'y perdrai plus que lui...

VIII

Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements qui remplissent les précédents chapitres. La marquise d'Hérouville avait été pendant quinze jours entre la vie et la mort, mais les forces de la jeunesse étaient enfin demeurées victorieuses dans cette lutte suprême où chaque heure semblait devoir amener une catastrophe, et la convalescence avait commencé. Les progrès de cette convalescence furent rapides, grâce à la bonté de la constitution de Pauline, grâce surtout aux soins infinis, incessants, infatigables, dont Tancrede entourait sa femme bien-aimée. A mesure que la santé revenait à la marquise et que des teintes faiblement rosées remplaçaient la pâleur de ses joues, Tancrede se livrait à des transports de joie non moins grands, non moins impétueux que ne l'avaient été les transports de son désespoir. Le

jour où pour la première fois Pauline, appuyée au bras de son mari, put faire quelques pas sur le tapis moelleux de sa chambre à coucher, fut un jour de fête générale. Tancrede donna l'ordre d'illuminer le parc, de tirer un feu d'artifice devant le château, et fit distribuer de l'argent, du vin et des comestibles dans toutes les maisons pauvres de Port-Marly et des campagnes environnantes. Il voulait que le pays entier prit part à son bonheur.

—Tu m'aimes donc bien! murmura Pauline en attachant sur le marquis un long regard chargé d'amour et de reconnaissance, tu aurais donc été bien malheureux si j'étais morte?

—Si tu étais morte, je t'aurais suivie! j'espère que tu n'en doutes pas! répliqua vivement Tancrede, est-ce qu'il me serait possible de vivre sans toi, chère Pauline? tu sais bien que non!... mais chassons ces tristes idées, puisque grâce au ciel te voilà guérie, et qu'un long avenir d'amour et de bonheur se déroule devant nous!

La marquise aimait peu le monde, nous croyons l'avoir dit; elle préférerait de beaucoup la campagne, avec son calme et sa solitude, à la vie bruyante de Paris, où les nécessités de sa position l'obligeaient à sortir beaucoup et à recevoir une foule incessante d'indifférents et d'importuns, et cependant, aussitôt que ses forces furent revenues d'une façon assez complète pour lui permettre de supporter la fatigue d'un déplacement, elle témoigna le désir de quitter Port-Marly, de retourner à Paris et de s'installer sans retard à l'hôtel d'Hérouville. Elle avait hâte d'échapper, en s'éloignant, aux souvenirs d'une nuit effroyable, elle ne pouvait, sans un frisson de terreur, tourner les yeux vers les ruines de la glacière où Lascars, elle le croyait du moins, était mort au milieu des flammes. Tancrede s'empessa de satisfaire la volonté de sa femme. Une fois à Paris, la marquise se remit complètement, avec une rapidité qui surprit les médecins eux-mêmes, et redevint plus belle et plus charmante que jamais. Le passé désormais n'était qu'un mauvais rêve vers lequel ne se tournait jamais sa pensée; elle jouissait d'une profonde tranquillité d'esprit; aucun nuage n'apparaissait dans les plus lointaines profondeurs de son horizon. Pauline, outre ses deux fils, avait à s'occuper d'une belle et douce jeune fille qu'elle aimait de toute son âme; nous voulons parler de Mathilde, la sœur de Tancrede et de madame de Randan. Mathilde venait d'atteindre sa dix-septième année; elle avait fait son entrée dans le monde, l'année précédente, sous l'égide de la duchesse. Jane de Randan était veuve, nous le savons. Au moment où Tancrede et sa femme arrivaient à Paris, le vieux prince de Randan, beau-père de la duchesse, se laissa mourir; Jane se trouva donc en grand deuil pour tout l'hiver, et par conséquent dans l'impossibilité d'accompagner sa jeune sœur aux fêtes de la cour et de la ville.

—Chère Pauline, dit M. d'Hérouville à la marquise, si tu veux, et je te prie de le vouloir, nous remplacerons Jane auprès de Mathilde et tu deviendras mondaine pendant quelques mois pour l'amour de cette chère enfant.

Pauline aurait mille fois mieux aimé rester libre de consacrer presque toutes ses soirées à Paul et à Armand, ainsi qu'elle en avait l'habitude, mais elle sacrifia sans hésitation ses goûts et ses désirs, et elle répondit :

—Je ferai de tout mon cœur ce que tu me demandes, notre bien-aimée Mathilde peut compter sur moi absolument et pour toutes choses.

—Je n'attendais pas moins de toi. Jane m'a dit hier qu'elle se proposait de passer à la campagne une partie de l'hiver. Mathilde viendra donc demeurer avec nous très prochainement.

—Je vais donner l'ordre aujourd'hui de préparer pour elle l'appartement qui touche au mien, et je surveillerai moi-même tous les détails de son installation.

—Pauline... Pauline... s'écria le marquis, tu es la plus charmante des femmes, et tu en es aussi la meilleure!

La semaine suivante madame de Randan amenait sa sœur à l'hôtel d'Hérouville où elle passait deux jours avec elle, et retournait ensuite à son château situé sur les bords de la Seine non loin de Villeneuve-Saint-Georges. Nous avons dit à plus d'une reprise que Mathilde était belle; un